

—Certainement, approuvèrent plusieurs femmes.
—Et cela, grâce à la rebouteuse des Huttes, reprit Charlotte. Ne vous en déplaît, Manette, c'est vous qui, dit-on, avez indiqué à Thomas l'endroit où il a découvert le trésor en creusant la terre.

La rebouteuse eut un sourire singulier. Mais elle ne chercha pas à détromper Charlotte. Elle tenait évidemment à ne point faire connaître son opinion au sujet de la fortune de Thomas.

Cette fortune, dont personne ne savait l'importance, existait réellement. Comment Thomas, le plus pauvre, peut-être, des manœuvres de la contrée, s'était-il enrichi ? D'où lui était venue la fortune ? Avait-il fait un héritage, ou véritablement trouvé un trésor ? Là était le mystère.

—Aussi, continua Charlotte, Thomas, devenu riche, n'a pas été ingrat envers Manette ; il lui a fait une rente pour toute sa vie.

—C'est vrai ; du reste, tout le monde sait cela.
—Je n'ai jamais eu aucune raison pour le cacher, dit la rebouteuse, et je l'ai raconté à qui a voulu l'entendre. Il y a des bonnes actions qu'il faut toujours mettre en lumière afin de servir d'exemple. Thomas, devenu riche, n'a pas oublié le temps, qui n'est pas encore bien éloigné, où il était pauvre et malheureux, où, succombant à la peine, il ne parvenait pas à faire vivre sa nombreuse famille. Il a compris qu'en lui donnant la richesse, Dieu lui imposait l'obligation de soulager et de secourir les infortunés, souvent immérités.

—A mon âge, incapable de travailler, si Thomas n'avait pas eu pitié de moi, je serais dans une misère profonde, obligée d'aller de porte en porte mendier mon pain de chaque jour. Oui, Thomas est riche, mais Thomas a un bon cœur, et, vous le savez aussi bien que moi, il fait un noble emploi de sa fortune. Ils sont nombreux dans le pays ceux qui, comme moi, vivent de ses bienfaits. Thomas aime sa femme et il adore ses enfants. Il les élève dans la pensée du bien et l'ignorance du mal. Ils seront bons, car ils ont sous les yeux l'exemple de leur père, qui leur indique le bon chemin, qui leur montre que dans ce monde, il faut travailler et être utile. Ses filles deviendront d'excellentes ménagères, de vraies femmes, et ses garçons des hommes ! Si la fortune est aveugle parfois, elle a bien su ce qu'elle faisait le jour où elle est venue trouver Thomas.

—Il est de fait, dit Gervaise, que Thomas travaille tout autant qu'autrefois et que la fortune ne l'a pas rendu fier.

—La fierté, comme nous l'entendons ici, n'appartient qu'aux sots, répliqua Manette. La vraie fierté consiste à remplir noblement son devoir et à mériter l'estime de tous. Non, Thomas n'est pas fier ; il restera ce qu'il est, ce qu'il a toujours été : un homme simple et bon. Il ne se donnera jamais l'air important de certains parvenus, qui se gonflent de suffisance et d'orgueil, au risque d'en crever, comme la grenouille de la fable. Non, Thomas n'est pas fier, car, pourvu qu'ils soient honnêtes, il considère les plus humbles comme ses égaux.

—Je le vois souvent, et il ne dédaigne pas de me consulter. Aujourd'hui encore, il m'a parlé de plusieurs projets qu'il a en tête, au sujet desquels il tenait à avoir mes conseils. Nous avons causé longuement. Quand on cause de choses intéressantes dans une chambre bien close, devant un bon feu comme le tien, Gervaise, les heures s'envolent sans qu'on s'en aperçoive. Il était déjà tard lorsque j'ai quitté la ferme. Comme je passais devant le château de Raucourt, le portier m'appela et me fit entrer ; le vieil intendant voulait me demander quelques renseignements. Il me retint plus d'une heure. La nuit était venue, la neige tombait et le vent commençait à souffler. On voulut me garder au château ; mais je n'aime pas à passer la nuit hors de chez moi, je ne me trouve bien que dans ma cabane. Je me mis en route. Bref, secouée par le vent et aveuglée par la neige, qui me frappait en pleine figure, je me suis égarée dans la forêt. Heureusement, je connais la contrée et j'ai pu, au milieu des ténèbres, me diriger vers Marangue, en évitant les fondrières. J'étais à bout de forces quand, arrivant devant ta maison, Gervaise, je vis la lumière de ta lampe. J'espère que tu ne regrettes pas de m'avoir donné l'hospitalité.

—Non, certainement, répondit Gervaise.

—A la bonne heure, et je suis bien aise de voir que tu ne crois pas au mal qu'on dit de la

vieille Manette, et aux histoires ridicules que certaines gens racontent.

—A propos, reprit-elle, en arrêtant son regard perçant sur Suzanne, nous allons avoir ces jours-ci dans la forêt une grande chasse aux sangliers.

—Qui donc doit chasser ? demanda Suzanne.

—Le jeune comte de Raucourt. Depuis trois jours on prépare les appartements au château. Le comte est attendu demain avec plusieurs de ses amis de Paris, entre autres le baron de Manoise.

La rebouteuse avait évidemment prononcé ce dernier nom avec intention.

Suzanne tressaillit, et sentant peser sur elle le regard de Manette, son front devint pourpre et elle baissa vivement les yeux, croyant ainsi lui cacher son trouble.

—Étrange fille ! pensa la vieille. Qu'y a-t-il donc dans son cœur ? Qu'y a-t-il donc dans sa pensée ?

IV

Il y eut un moment de silence, pendant lequel la rebouteuse parut réfléchir profondément.

—Quand le ravin se transforme en torrent, murmura-t-elle en secouant la tête, rien ne peut arrêter ses eaux.

Les femmes entendirent des paroles, mais aucune d'elles n'en put saisir le sens mystérieux.

—Gervaise, reprit Manette, si tu veux me le permettre, je vais te faire une confidence.

Toutes les têtes se levèrent.

—Une confidence ? fit Gervaise étonnée.

—Oh ! ne sois pas effrayée, répondit la vieille en souriant.

—Qu'avez-vous donc à me dire Manette !

—Gervaise, j'ai faim, je mangerais volontiers quelque chose, ce que tu pourras m'offrir, ne serait-ce qu'un morceau de pain.

Gervaise allait se lever.

—Maman, ne vous dérangez pas, dit vivement la petite Georgette ; si vous le voulez bien, c'est moi qui servirai Manette.

—Tu verras ce qu'il y a dans la huche, dit la mère.

Georgette alla ouvrir une armoire où il y avait une niche de pain nouvellement entamée, et un morceau de lard dans une assiette, le reste du souper de la veuve et de ses enfants.

Georgette coupa dans la niche une tranche de pain, prit l'assiette sur laquelle se trouvait le morceau de lard, et vint poser le tout sur les genoux de la rebouteuse.

—Merci, mignone, reprit la vieille avec émotion. Allons, reprends ta place en face de moi ; je mangerai avec plus de plaisir en te regardant. Vois-tu ma chérie ton gracieux sourire et ton regard naïf qui parle à mon cœur, me font éprouver un doux ravissement.

La rebouteuse avait certainement faim, car elle mangea de bon appétit et aussi vite que l'absence de ses dents pouvait le lui permettre.

Quand elle eut fini, elle tendit l'assiette à Georgette et lui dit :

—Petite, n'as-tu pas quelque chose à me donner à boire ?

Georgette se leva avec empressement ; elle prit une tasse sur un bahut, la remplit d'un liquide rouge, boisson ordinaire des paysans des Ardennes fabriquée avec de l'eau dans laquelle fermentent des prunelles, des poires et des pommes sauvages, et vint la présenter à la rebouteuse.

Celle-ci vida la tasse d'un seul trait.

—Le meilleur vin ne m'aurait pas été aussi agréable à boire que cette excellente piquette, dit-elle.

Puis, souriant à l'enfant, elle ajouta :

—Tu es tout à fait charmante, ma mie : un jour, si tu as besoin d'elle et que Dieu lui prête vie, la vieille Manette te rendra tout cela.

A ce moment, tout près de la porte de la maison un hurlement prolongé, affreux, se fit entendre.

Pris sur une note aiguë, qui n'existe dans aucune voix humaine, le son traversa l'espace avec des vibrations plaintives et se perdit au loin dans le vacarme effroyable de la tempête.

Aussitôt, les femmes se mirent à trembler et leurs bras restèrent immobiles, comme paralysés.

—Eh bien, qu'avez-vous donc ? fit la rebouteuse d'une voix légèrement railleuse.

—Est-ce que vous n'avez pas entendu ? répondit la Bercotte.

—Hé ! je ne suis pas sourde : j'ai entendu le hurlement d'un chien qui a probablement senti l'odeur du loup. Et voilà ce qui vous effraye ? C'est pour cela que vous tremblez ainsi ? Peureuse, peureuse !

—Manette, quand le chien hurle d'une certaine façon, c'est un présage sinistre.

—Encore une de vos superstitions. Tenez, avec vos présages, vous me faites rire.

—Riez si cela vous plaît, dit Perrine ; moi, pour ma part, je ne suis pas rassurée du tout. Le hurlement que nous venons d'entendre nous annonce que dans la huitaine il y aura un mort ou une morte à Marangue.

—Que le chien ait hurlé ou non, répliqua la rebouteuse d'un ton grave, la mort fauche partout, à Marangue et ailleurs ; rien ne saurait l'arrêter quand Dieu a désigné la victime qu'elle doit frapper.

—Mais vous ne croyez donc à rien ? s'écria Perrine.

—Si, Perrine, j'ai aussi mes chères croyances, et je crois, entre autres choses, que chez toi le cœur vaut mieux que la tête.

La paysanne ne trouva rien à répondre.

Une autre femme prit la parole.

—Manette, dit-elle, si vous n'êtes pas une sorcière, comment se fait-il que vous ayez le don de prévenir l'avenir ?

La vieille se mit à rire, en hochant la tête.

—L'avenir est impénétrable, répondit-elle d'une voix lente et grave : Dieu seul en connaît les secrets.

—Manette, un jour, devant plusieurs personnes, vous avez dit que la tête de Joseph Avrillon, du village de Fontenelle, tomberait sur la guillotine.

—Oui j'ai dit cela, je m'en souviens.

—Six mois plus tard, Joseph Avrillon montait sur l'échafaud et le couteau du bourreau lui tranchait la tête.

—Le misérable avait assassiné sa mère ! murmura sourdement la rebouteuse.

—Un jour encore, vous avez prédit à François Pougin, qu'on le trouverait mort au fond d'un précipice.

—C'est vrai.

—Ah ! voilà bien ce qui prouve que vous êtes sorcière.

—Ma chère, répondit la vieille Manette d'un ton très calme, on a pas besoin d'être sorcier pour dire à un mauvais sujet qu'il finira mal et à une femme jalouse et méchante qu'elle ne sera pas heureuse en ménage. En voyant la conduite d'un homme on peut savoir quelle sera sa vie. Quand celui-ci ou celui-là, — je ne veux désigner personne, — quitte sa maison et passe son temps à boire et à jouer au cabaret au lieu de travailler et de s'occuper de ses affaires, on sait qu'il fait des dettes. Alors on peut prédire, sans craindre de se tromper, que dans un temps plus ou moins éloigné les gens de justice s'empareront de son bien et le vendront jusqu'au dernier morceau de terre.

—Joseph Avrillon était un mauvais fils, il battait sa mère. Un jour je le rencontrai et je me permis de lui faire des reproches sur sa conduite. Il me rit au nez et m'insulta grossièrement. Indignée, j'osai lui dire que sa tête tomberait sur l'échafaud. J'en étais sûre : dans son regard farouche, j'avais deviné la pensée de son crime.

La suite au prochain numéro.

La justice sans la force est impuissante ; la puissance sans la justice est tyrannique.

Les femmes qui se fardent portent en rose le deuil de leur fraîcheur.

Mariez-vous jeune, et si vous avez occasion de le regretter, n'allez pas le crier sur les toits.

Il est des choses qu'une femme rend : un châle, un parapluie, un cœur ; mais un livre, jamais !

Il arrive un âge où la laideur passe comme le reste. Les femmes qui ont été jolies cessent de l'être, et celles qui ont été laides commencent à oser dire qu'elles sont jolies.